

Quand Pigalle était une fête

“Le Pigalle. Une histoire populaire de Paris”, portrait de la capitale d’avant la gentrification

Eléonore Colin

Publié le 27/03/2019. Mis à jour le 27/03/2019 à 18h14.



Le journaliste David Dufresne replonge dans le quartier rouge de sa jeunesse, celui du punk et des cinémas X. Et dresse le portrait d’un Paris disparu. Un documentaire à voir mercredi 27 mars sur Arte.

David Dufresne a 18 ans lorsqu’il découvre Pigalle la nuit, en 1986. Pour ce jeune Poitevin fraîchement débarqué à Paris, c’est un choc esthétique. *« J’étais tellement émerveillé par les néons du boulevard de Rochechouart que j’enlevais mes lunettes pour entretenir le flou, s’extasie encore le journaliste. Des fragments de musique s’échappaient des cabarets, on entendait les portiers siffler et le brouhaha de la foule me donnait l’impression d’être un samedi après-midi à Poitiers. »*

Trente ans plus tard, celui qui recense sur Twitter les violences policières en marge des manifestations des Gilets jaunes dévoile parallèlement *Le Pigalle. Une histoire populaire de Paris*. Ce documentaire vibrant, mis en abyme par la présence à l’écran d’un cinéma ambulant, ressuscite le passé sulfureux du quartier rouge. Entre deux extraits de films noirs, il prend la forme d’un carnet de jeunesse frénétique à la gloire du « no future ».

En 1986, fondu de punk, Dufresne travaille chez Bondage Records, le label de Bérurier Noir, prête sa plume à des fanzines alternatifs et manage les Shifters, un

groupe power pop toulousain. Il va vite succomber « *aux pièges et aux délices du New Moon* », un ancien cabaret lesbien converti en QG rock. Le repaire incandescent des Wampas, de la Mano Negra et des Négresses Vertes...

“Le public pogotait, les filles étaient magnifiques et les normes de sécurité laissaient à désirer. Le New Moon incarnait l’insouciance.”

« *L’escalier était raide et interminable. Il valait mieux éviter d’être bourré pour l’arpenter. Quand on arrivait en haut, on se croyait dans un film de Melville. Le décor de velours rouge datait des années 1950 et de magnifiques peintures de l’artiste russe Erté ornaient les murs. Le public pogotait, les filles étaient magnifiques et les normes de sécurité laissaient à désirer. Le New Moon incarnait l’insouciance* », se souvient cet ancien de *Libération*, qui avait déjà consacré au club un ébouriffant livre-enquête en 2017 (*New Moon. Café de nuit joyeux*, éd. du Seuil).

Aujourd’hui, hélas, son refuge chéri n’est plus. Un Bio c’ Bon l’a détrôné au 66, rue Pigalle. Quelle ironie... « *Un jour de 2004, je suis passé par hasard dans le quartier et j’ai filmé en direct la démolition du New Moon. Pour moi, c’était la fin du monde. La gentrification a englouti l’âme de Pigalle. Les cafés ont gardé leur décor d’antan mais ce sont des coquilles vides*, déplore David Dufresne. En 1988, dans Ronde de nuit, Manu Chao chantait : “Tous les apaches sont en prison/Paris va crever d’ennui.” A l’époque, nous incarnions les derniers sauvages de Pigalle. Ni voyous, ni truands, ni porte-flingues, encore moins maquereaux, nous avions juste le sentiment d’être libres au New Moon. Mais c’était déjà le début de la fin. L’apparition des cassettes pornos et du Minitel rose a eu la peau des cinémas X, puis le racolage est devenu un délit. »

“Je voulais aussi faire émerger l’idée d’un quartier populaire vivant en marge, hors des lois. Une poche de résistance.”

S’il regrette le Pigalle de jadis, David Dufresne éprouve de la nostalgie au sens littéral du terme : « une tristesse et un état de langueur causés par l’éloignement du pays natal ». De fait, il a débuté l’écriture du *Pigalle. Une histoire populaire de Paris* alors qu’il résidait au Québec. « *J’envisage ce film comme la fin d’un triptyque sur les univers urbains mono-industriels. En 2009, j’avais réalisé Prison Valley, un webdocumentaire sur une ville du Colorado abritant treize prisons, puis Fort McMoney, sur la capitale du pétrole au Canada. Avec Pigalle, c’est le plaisir qui domine*, poursuit-il. *Je voulais aussi faire émerger l’idée d’un quartier populaire vivant en marge, hors des lois. Une poche de résistance qui concentrerait toute la comédie humaine : caïds, prostituées, musiciens, rabatteurs, patrons de bar...* »

A la fin du documentaire, ses derniers survivants se retrouvent à Pigalle autour d’un accordéon pour célébrer « *ses funérailles joyeuses et ce goût de liberté arrachée à notre époque qui voudrait tant rendre populiste le populaire* ». Comme un écho brûlant à l’actualité.